



HAL
open science

Walden : l'humour au fond des bois

Daniel Royot

► **To cite this version:**

Daniel Royot. Walden : l'humour au fond des bois. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 1992, Pouvoirs et programme du CAPES, 02-03, pp.135-142. hal-02338449

HAL Id: hal-02338449

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02338449v1>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Walden : l'humour au fond des bois

Daniel Royot

Université Jean-Moulin, Lyon III

L'esprit et la lettre

C'est dans un article intitulé "Thomas Carlyle and his Works", publié dans *Graham's Magazine* en 1847, que Thoreau propose son analyse la plus dense de la nature et de la fonction de l'humour. Se fondant sur le rapport que crée le processus entre destinataire et destinataire, il souligne l'indispensable gage de lucidité que se voit conférer l'humoriste. Quant au second, le levain du rire allège pour lui la substance de la philosophie transcendentaliste et sert en somme d'adjuvant afin de la rendre assimilable. Si l'esprit comique est au philosophe ce qu'est la flamme à la lumière, il peut par ses excès, répandre un rideau de fumée, préjudiciable à l'éclat des vérités spirituelles que débusquent les penseurs de Concord. Thoreau mesure ainsi la valeur de l'humour à l'aune des facultés cognitives. C'est dire le dédain dans lequel il tient l'histriion qui fait du comique son seul objectif, sans égard pour l'expression des "lois supérieures". Pareille aversion vis-à-vis du grotesque et de la farce comme seuls divertissements, le conduit à condamner la grivoiserie de Chaucer et la truculence de Rabelais. Dans son *Journal*, Thoreau se reproche même sa tendance à jouer sans objet avec les mots, "getting the laugh and not always in earnest."¹

Nul n'ignore les obstacles qui s'interposent quand il s'agit de trouver un dénominateur commun au concept d'humour. Cette faculté de déceler des discordances ou incongruités, de déjouer les pièges du déterminisme par des pirouettes, fait partager un sentiment du relatif en mettant tout à distance, y compris les fanatiques. Elle permet à la fois un retour raisonné sur soi-même, une acceptation de ses propres limites et corollairement le refus parfois iconoclaste des dogmatismes. Le mouvement de l'ironie s'inverse ainsi pour provoquer un rire autocritique. Confort narcissique ou épargne de la dépense affec-

¹. *The Writings of Henry David Thoreau* (Boston: Houghton Mifflin, 1906), Walden Edition, ed. Bradford Torrey, 10 vol., IV, pp. 316-54, 333-8.

tive comme le dit Freud, l'humour crée à l'évidence une euphorie fugace qui se substitue aux angoisses et offre une forme de thérapie. Si nombres d'études sont consacrées à sa psychogenèse, il est moins aisé d'évaluer ses effets en passant du locuteur au destinataire. Cette fonction de médiation est cependant privilégiée dans la réflexion de Thoreau au point qu'il la restitue dans une ample tradition culturelle :

By spells seriousness will be forced to cut capers, and drink a deep and refreshing draught of silliness, to turn this sedate day of Lucifer's and Appollo's, into an all fool's day for Harlequin and Cornwallis. The sun does not grudge his rays to either but they are alike patronized by the Gods. Like overtasked schoolboys all my members and nerves and sinews petition Thought for a recess and my very thigh-bones itch to slip away from under me, (and run and join the melee) [...] We think the Gods reveal themselves only to sedate and musing gentlemen. But not so. The buffoon in the midst of his antics catches unobserved glimpses, which he treasures for the lonely hour. When I have been playing Tom-fool, I have been driven to exchange the old for a more liberal and catholic philosophy².

Pour Thoreau, "Lucifer" est l'étoile du matin, génératrice de lumière. Divinité de la poésie, de la musique et des oracles, "Apollon" s'identifie au dieu-soleil. S'il est vrai que la lumière de la sagesse s'irradie par la vertu de la méditation, "Lucifer" est aussi l'archange en rébellion. "Arlequin" représente le bouffon de la pantomime tandis que "Cornwallis" se réfère à une mascarade rituelle en Nouvelle-Angleterre, qui commémore la reddition du général britannique à Yorktown à la fin de la guerre d'indépendance. Jouant ainsi subtilement des masques et des voix qu'il emprunte à un héritage mythique constamment revivifié, l'humour se fonde sur le dédoublement, s'empare de l'esprit et l'agite. la réflexion se transforme en petit lutin qui démonte le mécanisme des images et des fantasmes engendrés par la pensée ou le sentiment. Ainsi Thoreau écrit :

I am sensible of a certain doubleness by which I can stand as remote from myself as from another. However intense my experience, I am conscious of the presence and criticism of a part of me which, as it were, is not part of me, but spectator, sharing no experience, but taking note of it and it is no more *I* than it is you³.

Ce dialogue que l'humoriste entretient avec lui-même constitue également pour Emerson la preuve que l'esprit s'impose cette protection "from those perverted tendencies and gloomy insanities in which fine intellects sometimes lose themselves."⁴ Ailleurs, Emerson voit aussi l'essence du comique dans la perception du contraste entre l'idéal et le réel. Par sa valeur

2. Thoreau, *Writings*, VII, pp. 175-6.

3. Thoreau, *Ibid*, X, p. 291.

4. *The Complete Works of Ralph Emerson* (Boston: Houghton Mifflin), Centenary, ed. E. W. Emerson, W. E. Forbes, 12 vol., VIII, pp. 161-2.

corrective, l'expression humoristique fait mieux évaluer l'écart entre les ambitions et leur réalisation. Si Emerson conçoit d'abord l'expression humoristique comme une fonction rhétorique, Thoreau lui confère une véritable dimension existentielle. Elle s'insère ainsi dans une vision plus globale du monde pour révéler la dérisoire inadéquation de celui qui, faute d'imagination, s'en tient à une perception de données isolées et disparates. Selon Thoreau le chemin de l'humoriste est parsemé d'embûches. Se sachant lui-même enclin à l'histrionisme, il se garde de sacrifier la clarté de son propos pour un bon mot. En revanche, lorsqu'il se sent verser dans la logorrhée, il entend créer un effet de surprise par quelque formule lapidaire : "If you indulge in long periods, you must be sure to have a snapper at the end."⁵

Du jeu de mot au proverbe

A l'évidence, Thoreau aime recourir à l'expression proverbiale par laquelle le locuteur se fait le porte parole d'une sagesse qui, échappant aux contingences, traduit sous une forme souvent paradoxale un savoir mythique. L'expérience est cristallisée en une formule qui dans *Walden* rapproche, grâce à l'humour, fait littéral et médiation conceptuelle. Le narrateur ne fait d'ailleurs pas mystère qu'il recherche laborieusement le sens de chaque mot et phrase, émettant l'hypothèse de significations plus larges que celles de l'usage familial.

Pareille jonglerie a parfois indisposé Emerson qui ne s'est pas privé de la reprocher à ce transcendantaliste rétif.

All his resources of wit and invention are lost to me in every experiment, year after year, that I make, to hold intercourse with his mind. Always some weary, captious paradox to fight you with, and the time and temper wasted⁶.

Les effets de parallélisme, de duplication, de disjonction et d'"anti-climax" abondent dans *Walden* pour marquer les soudains changements de perspective. Drôlerie de l'allitération dans : "All day the sun shone on the surface of some savage swamp where the single spruce stands."⁷ Ailleurs se répondent ou s'opposent *impervious / imperfect, tripped by its own traps, current / concur*. Les jeux de mots portent sur des polysémies de *catch* (trap, hear), *cultivate* (to learn, to grow). Thoreau emploie aussi volontairement des clichés et allusions qu'il subvertit en opérant des distorsions, à l'exemple de *Celestial Empire* (China, heavenly reward, Celestial railroad), de *wit* ("not much difference between the half and the whole").

⁵. Thoreau, *Writings*, V, p. 128.

⁶. Emerson, *Works*, V, p. 356.

⁷. Henry David Thoreau, *Walden* (Boston: The Bibliophile Society, 1909). Seul est ensuite donné le numéro du chapitre dans les citations de *Walden* sous le sigle (W).

Thoreau s'inscrit dans une longue tradition de la Nouvelle-Angleterre où les ministres puritains imposèrent dès le XVII^e siècle dans leurs sermons l'imagerie du "plain-style" pour exprimer avec réticence et laconisme les vérités que le *Deus Absconditus* ne consent à révéler que parcimonieusement. Modestie feinte ou réelle et goût du paradoxe subsistent quand le discours se sécularise à l'époque des Lumières, pour laisser la fable supplanter la parabole en littérature. L'extrême humilité calviniste tend à s'effacer devant le sens commun à l'Age de la Raison. Apôtre d'une culture américaine naissante, Benjamin Franklin confère à son Bonhomme Richard la voix de l'oracle en lui faisant dire "Early to bed and early to rise makes a Man, healthy, wealthy and wise." Véhicule d'une sagesse qui se dit intemporelle, le proverbe vise ici à fixer un mode de vie et créer les conditions de la réussite sociale. Thoreau s'empare ensuite de ce patrimoine d'apophtegmes et de maximes. Il fait alors jaillir de nouveaux paradoxes de ces vérités ancestrales qu'il juge désuètes. L'incongruité se glisse dans l'évocation du folklore pour contester la validité du pragmatisme ancestral des Philistins yankees. A la loi de l'offre et de la demande, il oppose celle de la spiritualité en brocardant l'obsession des biens matériels chez ses contemporains. Pour Thoreau, le proverbe franklinien invite à la défensive, or, il entend quant à lui, exprimer une expérience spontanée qui fait table rase des conventions étroitement utilitaristes. Rappelant les adages du Bonhomme Richard, il dit : "Men say that a stitch in time saves nine and so they take a thousand stitches to-day to save nine to-morrow." (W, II) Ailleurs, "Early to bed and early to rise" prend une signification plus spirituelle :

To him whose elastic and vigorous thought keeps pace with the sun, the day is a perpetual morning. It matters not what the clock says or the attitudes and labors of men. Morning is when I am awake and there is dawn in me. Moral reform is the effort to throw off sleep. (W, II)

Encore plus irrévérencieux sont les proverbes que Thoreau invente lui-même : "A goose is a goose still, dress it as you will." (W, II) Parodiant directement Franklin, il écrit "who would not be early to rise, and rise earlier and earlier every successive day of his life, till he became unspeakably healthy, wealthy and wise?" (W, II)

Ainsi dans *Walden* les vérités transcendantes prennent peu à peu le pas sur les principes dont s'inspirait le lecteur de faux apôtres, dévoyés du grand rêve jeffersonien de l'Arcadie. Tout devient alors paradoxe par provocation, à l'instar du "tranquille désespoir" qui frappe l'humanité (W, I) tel le sort de ces jeunes gens "whose misfortune it is to have inherited farms" (W, I) ou encore "when the farmer has got the house that has got him in" (W, I). Quant à l'illusion du mouvement :

We do not ride on the railroad, it rides upon us. Did you ever think what those sleepers are that underlie the railroad? Each one is a man, an Irishman, or a

Yankee man. The rails are laid on them, and they are covered with sand, and the cars run smoothly over him. They are sound sleepers. I assure you. (W, IV)

Ici le proverbe devient fable alors que "sleeper" (traverse), riche de connotation, passe du sens de l'inertie à celui de la mort physique et de la mort spirituelle. La juxtaposition humoristique de l'expression familière ("I have been anxious to improve the nick of time, and notch it on my stick") avec un concept métaphysique ("the meeting of two eternities") (W, D), illustre la dissonance entre les faits fortuits de l'existence et la vérité essentielle que propose le transcendentalisme.

L'état permanent de vigilance que s'impose Thoreau lui fait saisir au détour des phrases chacune des occasions qui s'offrent d'aiguillonner le lecteur par quelque trait d'esprit, fait d'allusions inattendues voire de canulars. On voit que l'humoriste répugne souvent à être pris au sérieux. Dans quelle mesure l'esprit provocateur de Thoreau s'accommode-t-il de cette présomption de gratuité quand on connaît sa passion didactique ? On sait que l'humour, à l'inverse de l'ironie, ne fait pas bon ménage avec une pédagogie raisonnée, fût-elle socratique. Le sourire qu'il suscite dans *Walden* est un moyen de soumettre les concepts du transcendentalisme au réactif du quotidien. Comme dans le roman de Mark Twain, *Adventures of Huckleberry Finn* (1884), le narrateur incarne ce principe de réalité qui jalonne le labyrinthe d'une culture éclatée.

La persona de l'humoriste

Ponctuel ou conjoncturel, l'humour de *Walden* s'intègre à une structure narrative qui transcende l'anecdote et la fable. "La vie dans les bois" révèle un discours plurivoque où coexistent la voix du philosophe, celle du conteur de la tradition orale, outre la pose du faux naïf dont l'extravagance calculée secoue le lecteur de sa léthargie intellectuelle. Anticipant sur le point de vue de Huck Finn, le narrateur autobiographique relate, imperturbable, une expérience personnelle qu'il fait partager en impliquant que la voix entendue a plus d'importance que le masque comique dont l'intrusion dans le récit romprait le rapport de connivence entre l'auteur et le lecteur. Le ton alterne ainsi entre la faconde du Yankee matois, ancré dans le terroir, et la verve du polémiste ou la fougue du penseur romantique. Cet apparent mélange détonnant fait la part du comique et du sérieux sans que l'exubérance des plaisanteries nuise à la rigueur intellectuelle du propos.

Dans *Walden*, la multitude des anecdotes crée un climat de convivialité. Le fabuliste s'inspire du ramage de Chantecler, déclinant cependant la visibilité du plumage. Tout est sujet à plaisanterie, comme ce Robinson Crusoe yankee qui prend le chemin de la retraite pour vivre à distance d'un mille de ses voisins. A l'époque des philanthropes et réformateurs professionnels, il n'omet pas de signaler que c'est d'abord sa charité que sollicitent des demandes

"natural and pertinent" (W, I). Si les préoccupations humanitaires pour les Chinois et les Polynésiens concentrent l'attention de ses compatriotes, il entend lui, réformer les réformateurs. Le ton semblerait donné pour une satire sociale, mais l'ironie aurait pour effet de séparer le locuteur de son objet en suscitant l'hostilité par le ridicule. Aussi préfère-t-il mettre les rieurs de son côté au moyen d'un comique hyperbolique dans la tradition de la *tall tale* américaine de la Frontière :

There is a certain class of unbelievers who sometimes ask such questions as, if I think that I can live on vegetable food alone; and to strike at the root of the matter at once — for the root is faith —, I am accustomed to answer such, that I can live on board nails. (W, IV)

Si Thoreau donne à sa persona le ton de l'humour populaire de la presse, avide des tartarinades de Davy Crockett, c'est pour mieux marquer sa dérision face aux éclats de rire vulgaires dont se délectent ses contemporains. Son locuteur ne dit-il pas qu'il a beaucoup voyagé... à Concord. Au sein d'une culture néo-anglaise vouée au profit, il prétend ensuite se décrire comme un Yankee aux strictes habitudes de gestionnaire, mais la liste interminable qu'il donne des tâches herculéennes qu'il doit affronter ou les comptes d'apothicaire qu'il fait pour parodier Franklin dans l'*Autobiographie*, ne laissent aucun doute sur son désir de canular. Faux naïf ou pitre génial, la persona de *Walden* manie le truisme avec délectation ("the sun is but a morning star"), raconte qu'elle a barboté pendant une heure dans l'étang pour attraper un huard. Ce narrateur autobiographique qui paraît écrire plus vite que sa plume n'est peut-être pas ce sublime égotiste devenu Diogène dans sa cabane de Walden Pond. D'ailleurs quand parut *Walden*, Thoreau n'eut-il pas droit à un compte rendu de presse qui incluait aussi les mémoires de P. T. Barnum, extravagant homme de spectacle dont la vie fut consacrée à mystifier ses contemporains ?

Chantecler n'a rien de commun avec l'albatros de Baudelaire, ni *Walden* avec "Dejection, an ode" de Coleridge. L'épigraphe est à ce sujet sans ambiguïté. Si Thoreau conçoit le monde dans son unité, sa personne n'écrit rien de contraignant, suggérant même aux lecteurs éventuels (hormis les étudiants) de ne choisir que les passages à leur mesure. Ce picaro des rues de Concord ne revient pas des mines de Californie pour nous conter quelques exploits inouïs de chercheurs d'or. Ses références ne sont pas touristiques mais culturelles. Il évoque les lointains Bramins suspendus, la tête en bas au-dessus des flammes, et d'autres rituels tout aussi exotiques pour suggérer le sort des Yankees saisis par le sacro-saint esprit d'entreprise. Aussi le narrateur se trouve placé au noeud de contradictions entre sa condition sociale inférieure et la conscience d'une vie spirituelle supérieure. Le rire est exutoire à cette tension. Mais le comique confine au dérisoire quand le narrateur, "self-appointed inspector of snow-storms and rain-storms", refuse la dépendance dans une société mercan-

tile et aliénante en citant l'exemple de l'Indien fabricant de paniers qui se croit persécuté quand il ne trouve pas de client. *Walden* devient un défi au Paradis perdu au moment où le narrateur jette plaisamment : "It is not necessary that a man should earn his living by the sweat of his brow, unless he sweats easier than I do" (*W*, IV).

A la fin du deuxième chapitre de *Walden*, le narrateur s'assimile à un marginal excentrique, dont la respectabilité égale celle des Indiens francophones du Canada qui sont la risée des Yankees. Comme les Cyniques grecs, Diogène ou Antisthène, il voit la vie d'en bas tel Tom Hyde, l'étameur qui plaisante sur l'échafaud. Mais outre le burlesque qui déboulonne les idoles, le narrateur adopte le ton héroï-comique pour décrire le combat des fourmis, imaginant qu'à l'échelle humaine elles ont pour homologues Achille et Hector.

Placées à distance comique, les vicissitudes humaines ne sont ainsi que d'éphémères moments ("the confused tintinnabulum") au regard de l'éternité.

Humour et transcendantalisme

Si Thoreau souligne la nécessité d'incorporer au discours de l'idiome populaire pour faire sentir le parfum des sous-bois, il redoute néanmoins la bouffonnerie cruelle de l'humour de la Frontière et des articles de presse dont les caricatures indignes dégradent les êtres. Cette aversion s'explique par son refus du vulgaire et du sensationnel qui sont la provende d'une société mercantile. Mais il reste tributaire des courants de son époque en associant dans *Walden* bizarreries et loufoqueries parfois cruelles. On sait par exemple qu'il récrivit le paragraphe sur les Bramins en ajoutant au texte final l'image du liquide coulant dans les gorges tordues. Plus virulentes furent aussi dans les versions successives des caricatures des philanthropes et auteurs de fiction populaire. Certains lecteurs allèrent même jusqu'à redouter dans le propos transcendantaliste l'alibi de nouvelles clowneries.

C'est en réalité le processus inverse qui fait l'originalité de *Walden*. Thoreau y use du grotesque pour démasquer l'esprit de lucre et prôner la frugalité. Il donne un sens nouveau à ce qui relevait du "practical joke" ou de la farce. Dans le folklore du Sud-Ouest, les figures de demi-dieux comiques comme Mike Fink, le batelier du Mississippi ou Davy Crockett, le chasseur de Tennessee, participent d'une semi-métamorphose au contact de l'état sauvage. "Moitié cheval, moitié alligator", l'homme de la Frontière sombre dans la bestialité voire la lycanthropie, ou comme Sut Lovingood, personnage de George Washington Harris, il peut être le fruit des amours illicites entre une dame et un échassier. Le Chantecler de Thoreau se transfigure en héraut de l'aurore. Image emblématique, il participe d'une vision qui appelle à l'élévation de soi.

La persona de *Walden* persiste cependant à s'entourer de mystère comme le colporteur yankee qui attire les clients dans ses rêts, à l'exemple de ce passage :

You will pardon some obscurities, for there are more secrets in my trade than in most men's, and yet not voluntarily kept, but inseparable from its very nature. I would gladly tell all that I know about it, and never paint "No Admittance" on my gate. (W, III)

Ce n'est point une invitation à la méfiance telle que la lancerait quelque charlatan de Louisiane ou du Kentucky, ni la marque d'une condescendance pour le *greenhorn* en proie à la *wilderness*. Par ces mots, le Yankee qui garde son quant-à-soi, soulève à peine le voile sur la duplicité d'un puritanisme rémanent. Pareille auto-dérision est de nature rassurante. Elle régénère l'aspiration à retrouver confiance ("self-reliance"), lorsque les égarements de la libre entreprise ont compromis l'entreprise de la liberté.